

## Sous le regard de l'autre. Transmission des pratiques musicales en Haut-Ossau (Béarn)

JEAN-JACQUES CASTÉRET et RÉMY BERDOU

---

*Résumé : Dans les Pyrénées béarnaises, la vallée d'Ossau devient au XIX<sup>e</sup> siècle un haut lieu du tourisme thermal européen. Durant deux siècles, pratiques musicales et rituels communautaires participent d'une mise en tourisme. Au long de cette histoire qui voit le passage d'un régime monumental à un régime patrimonial, la relation asymétrique entre visiteur et visité, entre demande et offre locale, s'inverse. Le regard extérieur valorisant qui a favorisé la transmission des pratiques dans la durée cède la place à une relation ambiguë, le visité oscillant entre désir de ce regard et devoir de « mettre en œuvre un patrimoine ».*

*Abstract: During the 19th century in the Bearnese Pyrenees, the Ossau Valley became a centre of European spa tourism. For two centuries, musical practices and community rituals have been a part of the tourism experience there. Throughout this history, which shifts from a monumental regime to a patrimonial regime, the asymmetrical relationship between visitor and visited, between demand and local supply, is reversed. The valorizing external view that favoured the transmission of practices over time has given way to an ambiguous relationship: the visited oscillating between traditional desires and a duty to "implement a heritage."*

---

La haute vallée d'Ossau et le village de Laruns, sa capitale, s'imposent au chercheur comme au touriste dès lors que leurs regards se tournent vers le Béarn et le piémont pyrénéen. En effet, à l'instar de son emblématique Pic du Midi, cette vallée se dresse pour tous, Béarnais et pyrénéistes, comme une évidence à la fois culturelle et historique : un conservatoire des arts et traditions populaires. S'agit-il là d'un simple déterminisme géographique et historique, cette vallée étant, parmi les vallées béarnaises, la plus directement reliée à Pau, capitale de l'ancien État souverain de Béarn? Ou d'une sorte d'isolat culturel? La vallée d'Ossau, c'est un fait, est une terre de passage et de migrations. Porte d'Espagne, elle connaît depuis des siècles le passage des hommes, des bêtes et des marchandises. Par ailleurs, son économie

agropastorale voit chaque année des transhumances vers les estives et, à l'automne, vers la plaine de Pau, vers les vignobles des côtes de Gascogne ou, plus loin encore, vers ceux du Médoc. Toutefois, à cette histoire déterminée par l'agropastoralisme — qui n'est pas le fait des seuls Ossalois — s'en ajoute une autre, plus particulière au Haut-Ossau. Dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Pyrénées occidentales deviennent l'une des régions d'Europe les plus en vue en raison du développement du tourisme, tout particulièrement thermal. Destination privilégiée des élites européennes, la vallée d'Ossau est le sujet d'une abondante littérature de voyage permettant de cerner la place des pratiques musicales dans l'économie touristique. Ce mouvement ne disparaît pas avec la Première Guerre mondiale. Il s'adapte aux modes et évolutions sociales pour devenir tourisme de masse. Ainsi, tout au long d'une histoire de près de deux siècles, deux populations se côtoient, échangent obligatoirement. Pratiques musicales et rituels communautaires participent de ces échanges dont on peut postuler qu'ils constituent, dans certains contextes, le média; une mise en tourisme s'inscrivant, dans le même temps, dans l'histoire des pratiques et représentations culturelles qui voient la naissance et le passage d'un *régime monumental* à un *régime patrimonial*.

## La monumentalisation

À partir des années 1830, de très nombreux écrivains d'occasion, cédant au genre du récit de voyage, et des artistes de renom tels qu'Eugène Devéria ou Gustave Doré consacrent la vallée d'Ossau, attirés par ce cadre encore vierge des « pollutions » de la civilisation et par les « sublimes horreurs » de la montagne pyrénéenne. Cet imaginaire pyrénéen ne doit pas toutefois cacher une réalité sensiblement différente. En effet, en dehors du mouvement d'exploration pyrénéiste, la fréquentation des Pyrénées à cette époque se fait selon des parcours très déterminés, clairement balisés. Certains, comme Hippolyte Taine, disent très clairement leur étonnement, voire leur déception, d'arriver au cœur du Jardin des Tuileries. « Je suis aux Eaux-Bonnes, et je puis, jusqu'à un certain point, m'écrier : Adieu les Pyrénées! » dira Henri Nicolle en 1850. Par ailleurs, la consultation de près de deux cents récits ou de guides de voyage, tant en français qu'en anglais, révèle, avant le départ, une minutieuse préparation ou une solide documentation au cours du séjour. Tous abondent en témoignages concernant la culture locale, en particulier la danse, le costume et le chant.

Des milliers de voyageurs inscrivent ainsi leurs pas dans le chemin réel et littéraire qui commande leur jugement, établissant des réputations sublimées par



Fig. 1. *Danse aux Eaux-Bonnes* par Eugène Devéria. Auguste Bassy Éditeur. Collection privée.

la plume des écrivains. L'intertextualité, de même que la très forte redondance des écrits, constituent de puissants agents de la « monumentalisation » des sites et des pratiques, au sens où elles contribuent à instituer des expressions immatérielles à l'image de monuments physiques eux-mêmes « mémorisés », transformés en documents (Foucault 1969 : 14-15). Elles se trouvent parfaitement synthétisées et amplifiées dans la lithographie, précurseur de la carte postale, où l'on retrouve exactement les mêmes éléments. Lithographies ou récits procèdent de la même manière, « en tiroirs », associant un lieu et un ou plusieurs objets. De la même façon, costumes, danses et chants sont associés et mis en avant uniquement dans le cas des fêtes villageoises de la haute vallée d'Ossau, voisines des stations thermales.

Le répertoire vocal fait également l'objet d'une attention systématique. Prémotisme et romantisme obligent, l'intérêt des voyageurs est, en fait, entièrement focalisé sur deux types de répertoires. En premier lieu, les chansons regardées comme nationales, dominées ici par les chansons occitanes lettrées dans le style galant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette esthétique est marquée par la figure et les chansons de Cyprien Despourrin (1698-1759), gentilhomme béarnais installé en Bigorre au château de Miramont et comparé, par les Britanniques, à Robert Burns, le poète emblématique de l'Écosse. Une chanson est particulièrement mise en avant : *La haut sus la montanha*, qu'elle soit seulement signalée, notée avec musique ou placée en exergue des chapitres ou des volumes. Une telle récurrence est en parfaite cohérence avec la place de cette chanson dans les recueils des folkloristes au XIX<sup>e</sup> siècle, Rivarès la

qualifiant, en 1848, d'hymne des Pyrénées. Il en va de même dans ce qui semble avoir constitué une très abondante production de partitions avec accompagnement de piano, pour piano seul ou encore de petits recueils. La postérité, unique, de cette chanson, est parfaitement soulignée dans la partition pour piano, composée par J. Dreyer et vendue à Pau comme à Paris (au Ménestrel). Elle a pour sous-titre *Chant national Béarnais pour Piano* et est dédiée à « Son Altesse Royale Ismaïl Pacha, Khédive d'Égypte ».

L'engouement pour cette esthétique devient en fait, très tôt, un véritable « marché » alimenté, sinon suscité, par Émile Vignancour, un éditeur local, qui publie en 1820 et réédite jusqu'en

1886 le recueil *Poésies béarnaises de Despourrins et autres*, contribution béarnaise au mouvement européen d'édition de recueils de littérature nationale.

Les voyageurs sollicitent régulièrement leurs guides, jusqu'à parfois raviver leur mémoire défaillante. L'Irlandaise Louisa Stuart Costello écrit en 1844 :

*As it was, he indulged our request by intoning some of the pastorals of Despourrins, which, if the spirit of the poet of the Pyrenees is wandering amongst the mountains, must have greatly perturbed it.*

*A long, loud, unmelodious drawl, like a dirge, with many a dying fall, was the vehicle in which the tender expressions of the poet were conveyed to our ears; and I was reproached by my companions for having injudiciously praised the verses of the Swan of Béarn: certainly heard in mutilated fragments, and sung by such a musician — “La Haït sus las Mountagnes” and “La Plus Charmante Anesquette” were not calculated to excite much admiration.<sup>1</sup> (Costello 1844 : 118).*

En lieux et places de chants « cueillis sur les lèvres naïves des pâtres » — pour reprendre les formules qu'emploieront volontiers les folkloristes — , ce sont

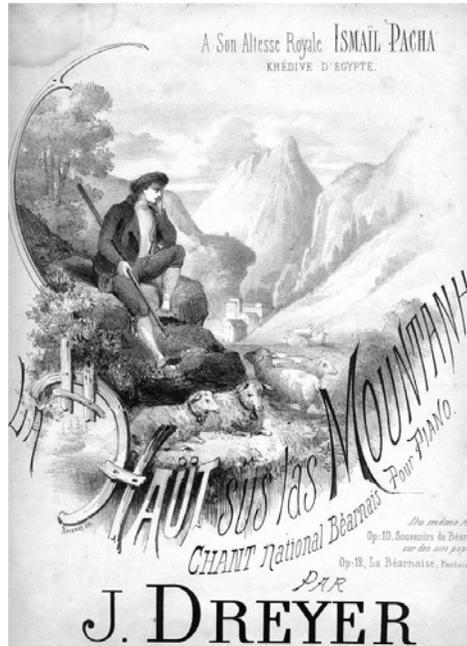


Fig. 2. Arrangement de J. Dreyer de la chanson phare de Cyprien Despourrins. Collection privée.

donc les voyageurs qui passent commande et contribuent ainsi, directement, à la monumentalisation de ces répertoires!

## Musique et économie touristique

La littérature pyrénéiste constitue aussi un précieux témoignage historique qui révèle diverses facettes de l'économie touristique dont participent les pratiques musicales et chorégraphiques. Tout se vend ou s'échange dans cette économie des eaux. En dehors de la simple description des danses ou des instruments joués dans la vallée, une autre réalité apparaît par moments. Les musiciens locaux ou étrangers à la vallée, notamment des musiciens allemands, font la manche dans les restaurants des stations. On retrouve les guides de montagne — de simples paysans, à cette époque — au centre de l'économie touristique. Au gré des considérations des auteurs — recherche du pittoresque, romantisme social ou lecture historique qui les voit comme des survivances du passé — les récits les font tour à tour apparaître comme de véritables valets de comédie ou de héros du roman picaresque; ou, encore, comme des êtres purs de toute tache, par exemple chez le — pourtant — caustique Adolphe Moreau :

Esterles des Eaux-Bonnes, que j'aime, parce que quoique plus qu'un autre, par la confiance qu'on lui accorde et qu'il mérite, il soit en contact avec les habitans [sic] des villes, il a pourtant le bon esprit de conserver les traditions et le costume antiques. (Moreau 1841 : 68)

Les guides apparaissent, dans tous les cas, comme de véritables « médiateurs culturels ». À la fois domestiques, porteurs, ils agrémentent aussi le chemin de considérations naturalistes et culturelles : botanique, météorologie, chanson, conte, voire musique instrumentale. Ils sont, au-delà, les pourvoyeurs des divertissements des voyageurs : exhibitions de danses, achat d'instruments ou de cahiers de chansons ... Adolphe Moreau en témoigne :

Si vous êtes un peu aimable, un peu galant, moyennant 20 ou 25 fr.<sup>2</sup>, suivant votre générosité, vous donnerez aux Dames de votre connaissance le spectacle des jeux, des exercices et des danses de la montagne. Adressez-vous à Esterl et faites-lui part de vos intentions. Il se chargera de tous les détails, vous n'aurez qu'à commander et puis payer. Le dimanche que vous indiquerez, vous verrez tous les jeunes gens descendre de la montagne, monter

de la Vallée, aux Eaux-Bonnes, en grande tenue, car d'avance vous aurez eu soin d'exiger qu'ils soient tous en costume. Vous entendrez de loin leur musique joyeuse, et vous les verrez parcourir le village dans leurs plus beaux habits offrant dans chaque hôtel les bouquets de fleurs qu'ils portent sur une assiette. C'est une collecte qu'ils font pour ajouter à votre première mise de fonds. [...] Et alors, je vous assure que vous aurez plaisir à les voir déployer dans leurs sauts [danses], dans leurs évolutions, une agilité, une vigueur, une énergie qui vous sont inconnues. (Moreau 1841 : 182-183)

Avant le départ, les dames peuvent aussi s'adresser à Ph. Sanchette, au coin de la place de Laruns, face à l'entrée de l'église, afin de se faire confectionner un costume local : « Expliquez-lui vos intentions, dit Moreau; intelligent, adroit, il vous comprendra, vous éclairera de ses conseils dans cette grave affaire ». De même, pour les messieurs :

Pour vous assurer un succès pyramidal, et donner à votre travestissement un cachet inimitable de vérité, d'originalité, faites l'acquisition d'un flageolet qui vaut 6 sous pour un montagnard, mais qu'en votre qualité d'étranger, on vous vendra 30 sous (ainsi de tout.) [...] Dites à Sacaze de vous faire confectionner (ce qui vaut 10 fr.) un tambourin; puis il vous apprendra à jouer sur cet instrument et sur le flageolet, tous les airs de la montagne, qu'au besoin il vous donnera notés. En deux leçons de Sacaze j'étais devenu un virtuose; et pourtant j'avoue, à ma honte, que je n'ai pas l'instinct musical bien développé. (Moreau 1841 : 178).

À plus grande échelle, les guides et l'ensemble de la population relaient la demande des grands. Houbigant relate les grandes fêtes commandées et financées par de riches touristes. Celle que donne le comte de Castellane, le 8 août 1842 (Houbigant 1841-1854 : 284), à la veille de son départ des eaux, comprend de nombreux jeux pour lesquels les participants, tous autochtones, reçoivent des prix. Une timbale d'argent récompense le vainqueur de la course à la montagne<sup>3</sup> où plusieurs concurrents rivalisent de vitesse pour gravir un pic et y recueillir un objet (drapeau, etc.). Pour la course aux œufs, chacun des vainqueurs reçoit une pièce de vingt francs, « prix d'une très belle paire de bottes qui aux Eaux-Bonnes est l'objet de l'ambition de chacun » (290-291). Un autre jeu est, lui, récompensé par de « belles ceintures rouges dont une était en soie d'Espagne » (291). Un concours de chant est également organisé.

Deux villages s'y affrontent, six chanteurs (trois hommes et trois femmes de chaque côté) :

Le premier groupe a chanté à l'unisson la fameuse Romance de Despourrins *Lou pastour malhourou*<sup>4</sup>, avec âme, mais sans méthode musicale, l'autre groupe a chanté une chanson pastorale des hautes montagnes, espèce de Rantz-des-vâches, des Pyrénées; cela n'avait pas la mélodie des Rantz-Suisses, mais c'était original; on a cru devoir donner deux prix. (291)

On leur offre également « douze beaux mouchoirs de soie, pour cravates et fichus selon les sexes » (291). Ces parures iront peut-être ainsi enrichir les atours des jours de fêtes et le patrimoine vestimentaire de la vallée dont cette époque définit les contours! Puis vient l'heure des danses : branles, sauts, quadrilles. Certaines personnes de la société dansent de leur côté, « déguisés en Ossalois d'opéra-comique ou en Espagnols » (287). Pour compléter la fête, le comte de Castellane fera ensuite distribuer du vin « aux populations de la montagne, des bouquets et des glaces, et des gâteaux aux trop civilisés » (287).

## Porosités

La rencontre des deux sociétés peut aller plus avant. La journée du curiste et du touriste est structurée par les bains et les repas à la table d'hôte. Dans les intervalles, les excursions occupent la place d'honneur, mais en dehors, un certain nombre d'espaces commencent à dessiner un parcours, même si celui-ci n'est pas encore à cette époque complètement ritualisé (Jarassé 1992 : 236) : fréquentation de salons littéraires ou plus modestement des cabinets de lecture que l'on peut trouver dans de simples auberges, bals hebdomadaires ou jeux. En dehors des commandes ponctuelles, à caractère privé, la danse des autochtones, le dimanche, participe également de ce parcours, quelle que soit d'ailleurs la station. Taine évoque — mais il est le seul — la danse des filles et garçons de bains. Peut-être cette corporation profite-t-elle de son jour de repos pour arrondir ses revenus tout en se livrant à l'une des distractions favorites de la vallée. Le *Guide des voyageurs à Bagnères-de-Bigorre* en 1818 invite à ce spectacle :

Vous avez vu les bals du bon ton; venez être témoin de la joie du peuple. C'est dans la Courtille de Bagnères que vous allez être introduit sans cérémonie, moyennant la modique rétribution de cinq centimes. (Joudou 1980 : 73)

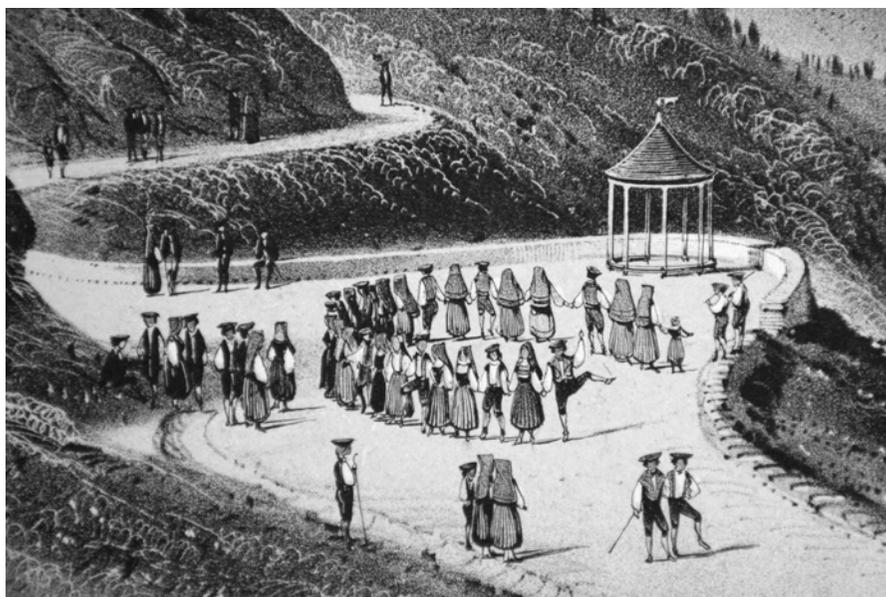


Fig. 3. Danse devant le Pavillon de l'Ours. Détail de *Vallée d'Ossau du côté de Laruns, vue prise de la Promenade horizontale*. Victor Petit lithographe, Auguste Bassy éditeur. [vers 1850.] Collection privée.

Si l'expression musicale participe pleinement du « rituel des eaux » (Jarassé 1992 : 236), voyageurs et curistes se rendent également dans les villages voisins des stations, notamment les jours de fêtes comme celle du 15 août à Laruns. Là, le hors-temps de la villégiature thermique, qui abolit dans une certaine mesure les cadres de la sociabilité ordinaire (Jarassé 1992 : 235), autorise parfois les riches étrangères à participer au rituel festif en entrant, à l'invitation de leur guide, dans la chaîne du branle. En 1847, le journal *l'Observateur des Pyrénées*, s'en fait l'écho :

Et tout soudain l'on se porte sur un même point, qu'y a-t-il donc? ... Deux charmantes personnes, une jeune fille hollandaise, au doux regard, à la blonde chevelure, et dont la limpide figure a des lignes d'une exquise délicatesse; et Mlle M ... à qui le soleil du midi a fait un tout autre genre de beauté. [...] Costumées à l'ossaloise, mais d'une manière irréprochable, elles se sont mêlées à la danse, et au moment où nous arrivons, Esterle [ — encore lui — ], leur cavalier, les remercie avec une verve intarissable de l'honneur qu'elles lui ont fait, en lui permettant de les conduire pendant le branle. (E. de S. : 1847)

La présence d'un regard et d'un intérêt étrangers abondamment manifestés aura, en fin de compte, une incidence durable sur les représentations autochtones et, dès lors, sur la postérité des savoir-faire et des pratiques orales. La relative interpénétration des deux sociétés contribue peu à peu à fixer des modèles. À partir des années 1840 ces pratiques continuent de vivre — et donc d'évoluer par la variation — en vallée d'Ossau. C'est le cas du costume, aujourd'hui porté les jours de fêtes, qui est l'héritier de celui qui était porté à l'apogée du tourisme pyrénéen (vers 1850), et que les autres vallées, comme l'ensemble du Béarn, abandonnèrent peu à peu. Il en va de même pour l'abondant répertoire lettré occitan du XVIII<sup>e</sup> siècle et des chansons à thématique historique, pour le branle désormais appelé ossalois, et pour le couple instrumental flûte à trois trous et tambourin à cordes, que seule cette vallée a perpétué jusqu'à nos jours. C'est donc un processus de patrimonialisation qui s'amorce de façon très précoce en Haut-Ossau, au sens où cette communauté en vient à identifier des formes et donc à définir ce qui constitue son patrimoine culturel, cela aidant d'autant à sa transmission; et non de folklorisation, qui verrait une dé-fonctionnalisation des pratiques culturelles au profit d'une mise en spectacle assortie d'une réélaboration des formes musicales.

## Flux et reflux

La Première Guerre mondiale marque toutefois un tournant dans la fréquentation des lieux de villégiature pyrénéens. Le tourisme international huppé regarde vers d'autres destinations et laisse peu à peu la place à d'autres clientèles. Aux Eaux-Bonnes, les animations pour touristes fortunés connaissent à cette époque une évolution. La Société thermale des Eaux-Bonnes s'investit directement dans l'organisation des divertissements publics, comme en témoigne le folkloriste Robert Bréfeil qui, idéalisant quelque peu les manifestations passées, témoigne néanmoins ici d'une nouvelle étape et d'une nouvelle forme de la spectacularisation des arts et traditions populaires.

Et nous pouvons affirmer, puisque nous avons été témoins de ce massacre perpétré, avec sereine inconscience, que la faute en revient en premier lieu à la Société Thermale des Eaux-Bonnes, dont les dirigeants ont éprouvé le besoin criminel de vouloir restaurer des choses qui s'étaient jusqu'alors parfaitement maintenues, sans avoir besoin d'autre intervention que celles des intéressés.

Avec la fondation « d'Assaü Toustem<sup>5</sup> » [*sic*] en 1928, nous assistons à la naissance du folklore de Casino. De ce fait, les réjouissances populaires et folkloriques qui se tenaient spontanément au Jardin Darralde depuis le Second Empire, furent mises en cage sur l'esplanade. Les touristes durent, pour les contempler, acquitter un droit d'entrée, et suprême trouvaille, les jeunes gens et jeunes filles qui y apparaissaient touchaient un jeton de présence!!! (Bréfeil 1972 : 18)<sup>6</sup>

Toutefois, en 1934, la création de deux maisons de vacances pour fonctionnaires aux Eaux-Bonnes vient bouleverser la relation qui s'était peu à peu construite entre touristes et autochtones. Ces touristes-fonctionnaires intègrent en effet le Comité des Fêtes local qui perd le soutien, notamment financier, des riches visiteurs qui jusqu'alors finançaient les munificences publiques, à commencer par les présents offerts aux participants aux concours de costume ou de danse, ou les jetons de présence donnés aux danseurs. Habités aux fastes et largesses de la haute société, les Ossalois se détournent ainsi des représentations et les « fonctionnaires » vont, selon Bréfeil, jusqu'à organiser des « fêtes ossaloises sans Ossalois, en habillant leurs enfants avec des « costumes de pacotille, loués à dix francs par jour, pour la photo-souvenir ».

Après ce coup d'arrêt porté au « folklore de casino » suivi de l'interruption des manifestations festives durant les années de guerre, l'association *Aussau Toustem* est recrée dans le village de Laruns en 1948. Celle-ci renoue alors avec les démonstrations publiques dans la vallée et effectue



Fig. 4. *Aussau Toustem* au Casino de Pau vers 1950. Collection privée.

quelques déplacements à Pau<sup>7</sup> à l'invitation du groupe folklorique local, *Lou Ceü dé Paü*, et, en 1947, à Argelès-Gazost, petite ville thermale de la vallée de Lavedan dans les Hautes-Pyrénées, mais rien de comparable au déplacement de 1937 à Paris pour l'Exposition Universelle.

L'association développe toutefois en parallèle un travail de transmission à destination de la nouvelle génération, celle du baby-boom. Dans les années 1970, la politique de l'association évolue, portée par la jeune génération pour laquelle la transmission des arts et traditions populaires devient une priorité. L'association abandonne alors les manifestations de présentation de la culture qualifiée de « folklore ». *Aussau Toustem* devient à ce moment la garante de la tradition : elle transmet et s'assure que la fête du 15 août à Laruns respecte les canons de la fête. Elle peut également impulser des changements toutefois très rares. Par exemple, suite au Concile Vatican II (1962-1965) qui met fin aux processions religieuses dans les rues, Michel Sacaze, président de l'association, propose de remplacer la traditionnelle procession de la Vierge par un passe-rue<sup>8</sup> menant sur la place pour le bal de 18 h.

Il semble que les exhibitions soient depuis cette époque complètement exclues des activités de l'association, qui redoute une « folklorisation » de la culture ossaloise. Contrairement au *Cujala d'Aussau* du village voisin de Bielle, pourtant créé en 1966, également défini comme « groupe folklorique » et volontaire pour présenter les chants ou les danses pratiqués en Haut-Ossau, que cela soit dans la vallée pour les touristes où à l'extérieur de cette dernière pour des rencontres culturelles, *Aussau Toustem* se refuse à agir de la sorte. L'ombre des dérives des Eaux-Bonnes plane-t-elle toujours? Toujours est-il qu'existent aujourd'hui de vifs débats au sujet de la valorisation de la culture. Alors que certains voudraient la garder secrète suivant l'adage « pour vivre heureux, vivons cachés », d'autres sont partisans d'un partage avec le plus grand nombre.

## L'assomption de Noste Dama

En dehors du phénomène de conservation des répertoires et des pratiques musicales ou chorégraphiques en Haut-Ossau, dans un contexte général pourtant marqué par une évolution des rituels communautaires, l'histoire particulière de cette vallée a aussi conduit à une patrimonialisation des rituels festifs s'exprimant à l'occasion des fêtes patronales. Les plus remarquables sont *las Hèstas de Noste Dama* (Fêtes de Notre-Dame) à Laruns, le 15 août, jour de l'Assomption. Là cohabitent une « fête moderne » comme on en trouve partout ailleurs en Béarn et en France, composée de manèges, de baraques à barbe à papa, de bals au son des « sonos » agrémentés, selon les

modes, de bains de mousse; et la « fête traditionnelle » qui met en œuvre le rituel hérité.

Au matin du 15 août<sup>9</sup>, Larunsois et touristes du moment sont réveillés aux alentours de huit heures au son du couple instrumental flûte à trois trous-tambourin à cordes, du violon et de l'accordéon diatonique. Certaines maisons ouvrent alors leurs portes et invitent les musiciens et les baladins à venir boire un café ou un verre de vin blanc. Les baladins, jeunes hommes du village (anciennement les conscrits), quêtent en échange d'*immortèlas*<sup>10</sup> cueillies quelques jours plus tôt en montagne. Les habitants du village (du moins une partie), mais aussi ceux qui l'ont quitté, revêtent — hommes, femmes et enfants —, le costume des jours de fêtes précieusement conservé dans les familles<sup>11</sup>, dont chaque pièce possède une mémoire se traduisant à la fois par une généalogie et, de façon plus matérielle, par des traces de reprises et de réifications. Un costume patrimonialisé mais non « folklorisé » qui inscrit dans le présent le costume des jours de fêtes des années 1850.

À onze heures, la messe marque le premier moment fort du rassemblement communautaire notamment marqué par le chant des cantiques comme le célèbre *Bona mair deu Bon Diu*<sup>12</sup>. À la sortie de l'église, un cortège s'organise qui descend jusqu'au centre de la place, lieu du bal, où est érigé un *taulèr*<sup>13</sup> sur lequel prennent place les musiciens. Après le bal très solennel du midi, vers 13h30, un apéritif est offert par la municipalité à la population sous les halles couvertes, autre grand moment communautaire au cours duquel prédominent les performances polyphoniques (Castéret 2013) qui engagent parfois plus de 300 personnes. Puis, peu à peu, les gens se dispersent, poursuivant l'apéritif dans les bars de la place ou ils vont déjeuner dans les maisons où se tiennent les repas de famille. À 18 h, le rendez-vous est donné au carrefour de trois rues qui débouchent sur la place, pour le *passacarrèra* (passe-rue). Les groupes constitués par les habitants de chaque rue, accompagnés de musiciens, les remontent en alternant des strophes de chants jouées puis chantées. Une fois arrivés sur la place, un nouveau bal est donné pendant environ une heure trente. Une pause généralement apéritive suit avant un autre bal à minuit. Le lendemain soir, deux autres bals sont organisés. Ces bals dits *des cuisinières* sont historiquement joués pour permettre aux « cantinières » de danser alors que la veille, elles restaient aux fourneaux pour organiser le repas de famille.

## L'ambivalence du rituel

L'importance de ce village chef-lieu de canton (1425 habitants) — et dès lors le nombre de participants revêtus du costume de fête — mais aussi,

en cette période estivale, le regard du millier<sup>14</sup> de touristes ou de curieux venus du Béarn, confèrent toujours aujourd'hui à ces fêtes un éclat et un statut particuliers.

De mémoire locale, il y a toujours eu des touristes pendant les fêtes de Laruns. À l'époque glorieuse du thermalisme, les curistes descendaient des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes pour assister aux festivités. Or, depuis la Seconde Guerre mondiale, cette présence s'est perpétuée, donnant aujourd'hui ampleur et relief à l'événement, surtout au moment le plus solennel, la sortie de l'église et le bal qui s'ensuit. Ce moment revêt une importance toute particulière pour les acteurs de la fête, révélateur des relations entre Larunsois, comme entre Ossalois et autrui. Il y a là ceux qui défilent en costume et ceux qui les regardent passer : d'autres Ossalois « spectateurs », des Béarnais venus pour l'occasion, et le flot des touristes qui peuvent n'avoir aucune idée de la culture du lieu et de ce qui se joue devant eux. La foule se concentre ainsi sur l'espace qui sépare l'église de la place du village située en vis à vis; elle est juchée sur la fontaine surplombant légèrement l'espace circulaire délimité par des bancs autour du *taulèr*, qui va accueillir la danse. Or, ce qui pour les uns est spectacle au sens de « ce qui se présente au regard; vue d'ensemble qui attire l'attention et/ou éveille des réactions<sup>15</sup> » est, pour les autres, rituel vécu.

En effet, dès la sortie de la messe la situation est clairement clivée. De l'église au *taulèr*, de la rubalise est tendue de part et d'autre du chemin emprunté pour empêcher que quelqu'un ne coupe la route au cortège et pour que soit conservée une distance minimum entre les Ossalois en costume et les spectateurs. Quant au cortège, il est également très organisé, musiciens en tête suivis des couples revêtus du costume local par rang d'âges : les enfants les plus jeunes encadrés par des adultes, les adolescents puis les adultes. Un ordonnancement qui est très vraisemblablement un aménagement du rituel, développé avec le temps (l'intégration des jeunes enfants — à la grande joie et fierté des parents — s'étant généralisée depuis les années 1980), accroît ainsi l'impression de spectacle et participe d'une stratégie de présentation de soi. De la même façon, pour le bal qui suit, les danseurs évoluent autour des musiciens mais demeurent séparés du reste de la population par la rangée de bancs de bois.

Ce bel ordonnancement qui commence par le cortège et la mise en place du très solennel *branlo baish*<sup>16</sup> se délite toutefois peu à peu. Passées les premières danses, des danseurs non habillés s'agrègent progressivement au groupe. Le bal possède pleinement ici sa traditionnelle fonction agrégative par laquelle la communauté se (re)construit et se donne à voir. Les danseurs « habillés » (selon la terminologie locale) en viennent aussi à inviter leurs



Fig. 5. Mise en place du défilé à la sortie de l'église. Fêtes du 15 août 2009 à Laruns. Photo par André Berdou.

connaissances des villages voisins ou les bons danseurs étrangers à la vallée, élargissant d'autant le cercle de la communauté.

À partir de l'apéritif, si la communauté retrouve sous la halle couverte — déjà pour des raisons purement pratiques — son « intimité » (élargie aux connaissances extérieures), les acteurs de la fête en viennent maintenant à des attitudes beaucoup moins lissées : postures (héritées) de la vocalité polyphonique et de la convivialité apéritive (Fig. 6); idem sur la place ou dans les cafés; partout exubérance festive qui peut d'ailleurs, dans les cafés, mettre en péril les précieux costumes portés par les jeunes femmes. Beaucoup d'entre elles iront ainsi se changer dès que possible avant de poursuivre la fête. Rien de spectaculaire dès lors pour les uns, ou pour les autres tout autant, mais dans un autre registre, qui n'attire plus la masse des touristes, lesquels de toute façon doivent aussi se restaurer. Les bals du soir mélangent de même les danseurs, costumés ou non.

Dans les années 1990, après un temps passé sous la halle, Michel Sacaze, président d'*Aussau toustem*, mobilisait hommes et femmes pour poursuivre l'apéritif sur la place à la terrasse des cafés où, une fois assis, le chant se poursuivait, entre soi mais entouré de touristes. Une façon de faire profiter les cafetiers de la fête et de ses gains, par la consommation des Ossalois costumés mais aussi des touristes présents.

Dès lors, si la fête, comme tout rituel, se vit, elle se vit aussi dans le regard d'autrui bien présent dans les conversations du jour comme dans



Fig. 6. Bar « chez Batcave ». Fêtes du 15 août à Laruns 1995. Photo par Jean-Jacques Castéret.



Fig. 7. Autour du *taulèr*, sous les yeux de la foule. Fêtes du 15 août 2009 à Laruns. Photo par André Berdou.

les moments de retour sur la fête. On évoque généralement le nombre de « costumes » et « s'il y avait du monde ». La présence « de monde » participe du processus de reconnaissance par lequel, ce jour-là, les Ossalois affirment leur spécificité, leur fierté. Certains affirment d'ailleurs que la présence de la foule est l'un des facteurs du nombre d'Ossalois en costume traditionnel. (Fig. 7). Autant de paramètres apparaissant aussi dans la presse régionale pour laquelle les fêtes de Laruns sont un passage obligé et qui participe donc d'une dynamique redondante avec le discours local.

La notion de regard, au cœur de l'ensemble de ces processus, n'est toutefois pas une création de la dynamique touristique. Elle participe en fait pleinement du système symbolique de la société traditionnelle, notamment dans le cadre des fêtes communautaires. À l'occasion de la fête du 15 août, quand l'autochtone honore d'une danse « l'étranger », il lui rend l'honneur de sa visite et du regard qu'il est venu lui porter, le reconnaissant, en ce jour d'autocélébration communautaire, dans son appartenance à un groupe humain. Le regard touristique d'aujourd'hui amplifie ainsi simplement le regard des communautés voisines venues à Laruns le jour de la fête.

## De la gestion d'un patrimoine culturel immatériel

Si les pratiques contemporaines se sont structurées et perpétuées avec et par ce regard extérieur, ceux qui les portent aujourd'hui sont néanmoins désseparés par la façon d'aborder et de gérer un tel patrimoine vivant, notamment en raison de la relation équivoque à sa dimension spectaculaire. D'autant que, même si les Larunsois ont tourné le dos aux exhibitions « folkloriques », ce territoire — pour employer le terme des géographes et des aménageurs du territoire — cultive aujourd'hui encore son image en mettant en avant les « arts et traditions populaires », plus exactement l'imagerie du 15 août. Au gré des campagnes de l'Office de Tourisme ou du Comité départemental de Tourisme on peut ainsi voir sur des prospectus, dans l'annuaire téléphonique des Pyrénées-Atlantiques ou sur des panneaux d'affichage de 4 mètres sur 3, de magnifiques photos de fêtes qui mettent en avant costumes et instruments de musique. De façon plus locale, les promoteurs du tourisme en Haut-Ossau, et plus particulièrement à Laruns, ont aussi progressivement mis en place des actions culturelles permettant d'expliquer aux touristes « la culture ossaloise ».

Un syndicat d'initiative créé au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle avait pour vocation d'accueillir et d'orienter les touristes vers les

différents logements ou activités de la commune. Dans les années 1990, des animations culturelles destinées aux touristes sont organisées par l'association Artouste Accueil<sup>17</sup> avec, l'hiver, des actions autour de la station de ski et, l'été, autour d'un petit train historique datant de 1920. Il s'agit alors de soirées de présentations de films ou de causeries sur la vallée, soirées agrémentées par des chanteurs. En 1994, avec la transformation du syndicat d'initiative associatif de Laruns en service municipal d'Office du Tourisme, un poste d'animation pérenne est créé afin de développer des actions d'animations touristiques classiques. L'animateur tente alors d'étendre les animations à la culture locale. Toutefois, notamment devant la réticence de l'association *Aussau Toustem* à participer à des animations, l'animateur est confronté à une absence d'interlocuteurs associatifs et de volontaires pour la réalisation d'animations sur la culture du pays. Un hiatus apparaît de ce fait avec la promotion du territoire utilisant l'image d'une culture que les touristes ne pourront voir que rarement, comme en témoigne Christophe Duverneuil, directeur adjoint de l'Office du Tourisme de Laruns :

Bizarrement tu avais des campagnes du CDT<sup>18</sup> ou tu avais Jean-Luc avec la flûte et le tambourin en quatre par trois dans Pau<sup>19</sup>, ça c'était dans les années 90. C'était déjà ça, ils misaient sur ce côté régionalisme, sauf que nous, du coup ici on ne le montrait pas. [...] C'est un peu faux ce que je te dis puisque forcément on le voyait dans les fêtes de village, mais c'était uniquement dans ce cadre-là. (entrevue, 15 juillet 2015)

Ne voulant pas que d'autres réalisent cette médiation, cet animateur va s'employer à persuader les Larunsois de s'investir dans ces animations. Son objectif est de dissocier pratiques culturelles en contexte rituel et présentations à visée touristique ce qui a, semble-t-il, permis d'évacuer le spectre du « folklore de casino ». C'est ainsi qu'à partir des années 2000 sont organisées des présentations recherchant la proximité avec les touristes, notamment sur un mode explicatif, des parcours racontés et musiqués. Certaines exhibitions de danse persistent cependant, mais portées à Laruns par l'association du village voisin le *Cuyala* de Bielle. Les chanteurs de la vallée participant à des groupes formels apparus, comme ailleurs en Béarn, à partir des années 1970, sont eux plus facilement mobilisables, la formule du concert ou de l'animation chantée qui a largement pénétré les usages musicaux n'étant pas en effet assimilée à du « folklore ». Toutefois, pour Christophe Duverneuil, beaucoup reste encore à faire. Une exposition est

en cours de réalisation afin d'offrir des clés de lecture des fêtes de villages du Haut-Ossau ou des soirées dans les bars dans lesquels le chant polyphonique apparaît volontiers. Le site internet de l'Office du Tourisme présente déjà quant à lui des pages consacrées aux traditions chantées et aux fêtes, de même qu'aux parcours racontés et musiqués par Jean-Luc Mongaugé dans les rues de Laruns.

Par ailleurs, si les fêtes de village sont aisément affichables dans les programmes touristiques, l'impromptu des performances, à l'intérieur de ces fêtes ou dans d'autres contextes, ne peut quant à lui être prévu. C'est notamment vrai des moments de *cantèra*, c'est-à-dire les plages plus ou moins longues de performances vocales collectives polyphoniques. Ce sont pourtant souvent ces impromptus nés au hasard des rencontres et des émotions partagées qui rendent une fête mémorable. Malgré cela, certaines annonces de festivités anticipent cette spontanéité en affichant par exemple « apéritif chanté », tant est forte, dans cette région, la logique du chant en compagnie (Lortat-Jacob 2011) qui voit, autour des buvettes, après un moment de discussion, la vocalité faire son apparition. Toutefois ce n'est pas l'annonce dans les programmes qui provoquera la *cantèra*. Il arrive même qu'elle se déclenche à un autre endroit que celui prévu au programme ... « Et heureusement! » comme le souligne Christophe Duverneuil. Il y a donc une volonté de la part des animateurs de la vallée de continuer à intégrer les touristes aux événements de la culture locale, mais en faisant attention à ne pas interférer dans les pratiques.

## Conclusion

Si, depuis près de deux siècles en Haut-Ossau, pratiques musicales et rituels communautaires font l'objet d'une mise en tourisme au sens où ils intègrent et se nourrissent d'une altérité portée par les flux touristiques, nous pouvons constater un changement de paradigme dans cette histoire (qui reste une histoire en marche). Il s'agit dans les deux cas d'une relation asymétrique entre visiteur et visité. Celle-ci voit dans une première période (principalement des années 1830 à 1914) la demande du visiteur susciter une offre locale et, plus encore, le regard extérieur conduire à une transmission des pratiques dans la durée. Dans une deuxième période qui débute dans les années 1930 et s'affirme après la Seconde Guerre mondiale, la valeur du regard se modifie — mais non sa nature. L'asymétrie s'inverse alors; une relation ambiguë s'installe entre visité et visiteur, le visité oscillant entre désir ou besoin du regard extérieur — un

élément définitivement intégré — et devoir de « mettre en œuvre un patrimoine ». Avec ce passage au régime patrimonial qui va s'affirmant en France à compter des années 1980, le rituel festif devient alors, de par son ambivalence, le seul point de rencontre entre les uns et les autres. Les animateurs locaux du tourisme doivent alors renouveler les formes de médiation autour du rituel afin d'entretenir le lien entre les deux types de communautés, lien devenu nécessaire à l'actualisation des pratiques. ❁

## Notes

1. « Tandis qu'il était là, il voulut bien à notre demande entonner l'une des pastourelles de Despouirins qui, si l'esprit du poète des Pyrénées erre parmi les montagnes, doit avoir considérablement perturbé celui-ci. Une longue, forte mélodie traînante, comme une hymne, avec des cadences descendantes, amenait à nos oreilles les tendres expressions du poète; et je fus réprimandé par mes compagnons pour avoir si inconsidérément loué les vers du Cygne Béarnais. Vraisemblablement appris par ce chanteur, par fragments mutilés et chantés par un tel musicien, "*La haut sus la montanha*" et "*La plus charmanta anesqueta*" n'étaient pas vraiment faits pour capter notre admiration ».

2. Par comparaison, un voyage de Bagnères à Toulouse d'une durée de dix-huit à vingt heures, coûte entre quatorze et vingt francs.

3. Ce type de compétition s'inscrit aujourd'hui dans le cadre du championnat de France de course de montagne.

4. Souligné dans le manuscrit.

5. Initialement défini comme « groupe folklorique » local qui connaîtra en fait divers objets selon les époques.

6. Si l'ouvrage de Bréfeil d'où est tiré ce passage a été publié en 1972, il est à noter qu'il a été réalisé et préfacé par l'auteur le 21 juin 1958.

7. Capitale historique et administrative du Béarn.

8. En occitan-gascon *Passacarrèra* : déambulation chantée et jouée dans les rues du village.

9. Voir la vidéo en ligne, <http://www.sondaqui.com/Fetes-patronales/laruns>.

10. *Immortèla* : « immortelle » en français, nom donné à l'edelweiss.

11. Certains costumes ou pièces sont aussi de facture récente.

12. Il célèbre la Vierge (litt. Notre-Dame du Bon Dieu).

13. Littéralement un étal, plus exactement ici une estrade centrale.

14. Une baisse de la fréquentation a été notée ces dernières années, la fréquentation pouvant atteindre 2000 personnes.

15. <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/spectacle>.

16. Branle-bas, danse lente et solennelle qui ouvre le bal.

17. Station de ski de la commune de Laruns située à 22 km du village.

18. Comité départemental de Tourisme.
19. Préfecture du Département des Pyrénées-Atlantiques (64).

## Références

- Belmont, Nicole. 1986. Le folklore refoulé ou les séductions de l'archaïsme. *L'Homme* 26 : 97-98, 259-268.
- Besson, Françoise. 2000. *Pyrénées romanesques, Pyrénées poétiques dans le regard britannique (XIXe s.)*. Aspet : PyréGraph.
- Bréfeil, Robert. 1972. *Images folkloriques d'Ossau*. Pau : Éditions Marrimpouey Jeune.
- Castéret, Jean-Jacques. 2013. *La polyphonie dans les Pyrénées gasconnes. Tradition, évolution, résilience*. Paris : L'Harmattan, Anthropologie et musiques.
- Costello, Louisa Stuart. 1844. *Béarn and the Pyrenees, a legendary tour to the country of Henri Quatre*, vol. 2. Londres : Bentley.
- Duloum, Joseph. 1970. *Les Anglais dans les Pyrénées et les débuts du tourisme pyrénéen (1739-1896)*. Lourdes : Les Amis du Musée pyrénéen.
- E. de S. 1847. Fête de Laruns. *L'Observateur des Pyrénées*, 18 août 1847.
- Fabre, Daniel, dir. 2000. *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme.
- , dir. 2013. *Émotions patrimoniales*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Ethnologie de la France ».
- Foucault, Michel. 2008 [1969]. *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Fourcassié, Jean. 1990. *Le romantisme et les Pyrénées*. Toulouse : E.S.P.E.R., Annales pyrénéennes.
- Guilcher, Jean-Michel. 1984. *La tradition de danse en Béarn et Pays-Basque français*. Paris : M.S.H.
- . 2009. *Danse traditionnelle et anciens milieux ruraux français. Tradition, Histoire, Société*. Paris : L'Harmattan, Ethnomusicologie et anthropologie de l'espace français.
- Houbigant, Armand-Gustave. *Voyage dans les Pyrénées 1841-1854*. Pau : B. M. ms. 124, p. 284 et sq.
- Jarrassé, Dominique. 1992. *Les thermes romantiques. Bains et villégiatures en France de 1800 à 1850*. Clermont-Ferrand : Institut d'études du Massif Central, Clermont II.
- J.B.J. J[oudou]. 1980 [1818]. *Guide des voyageurs à Bagnères de Bigorre et dans les environs*. Marseille : Laffitte reprints.
- Lortat-Jacob, Bernard. 2011. Singing in company. Dans *European Voices II, Cultural Listening and Local Discourse in Multipart Singing Traditions in Europe*, 23-35. Dir. Ardian Ahmedaja. Vienne, Cologne, Weimar : Böhlau Verlag.
- MacCannell, Dean. 1986. Tourisme et identité culturelle. *Communications* 43 : 169-186.

Moreau, Adolphe. 1841. *Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes. Bains et courses. Itinéraire de Pau à ces établissements par un touriste*. Pau : Vignancour.

## Entrevues

Duverneuil, Christophe. 2015. Entrevue avec Rémy Berdou, Laruns, 15 juillet.